

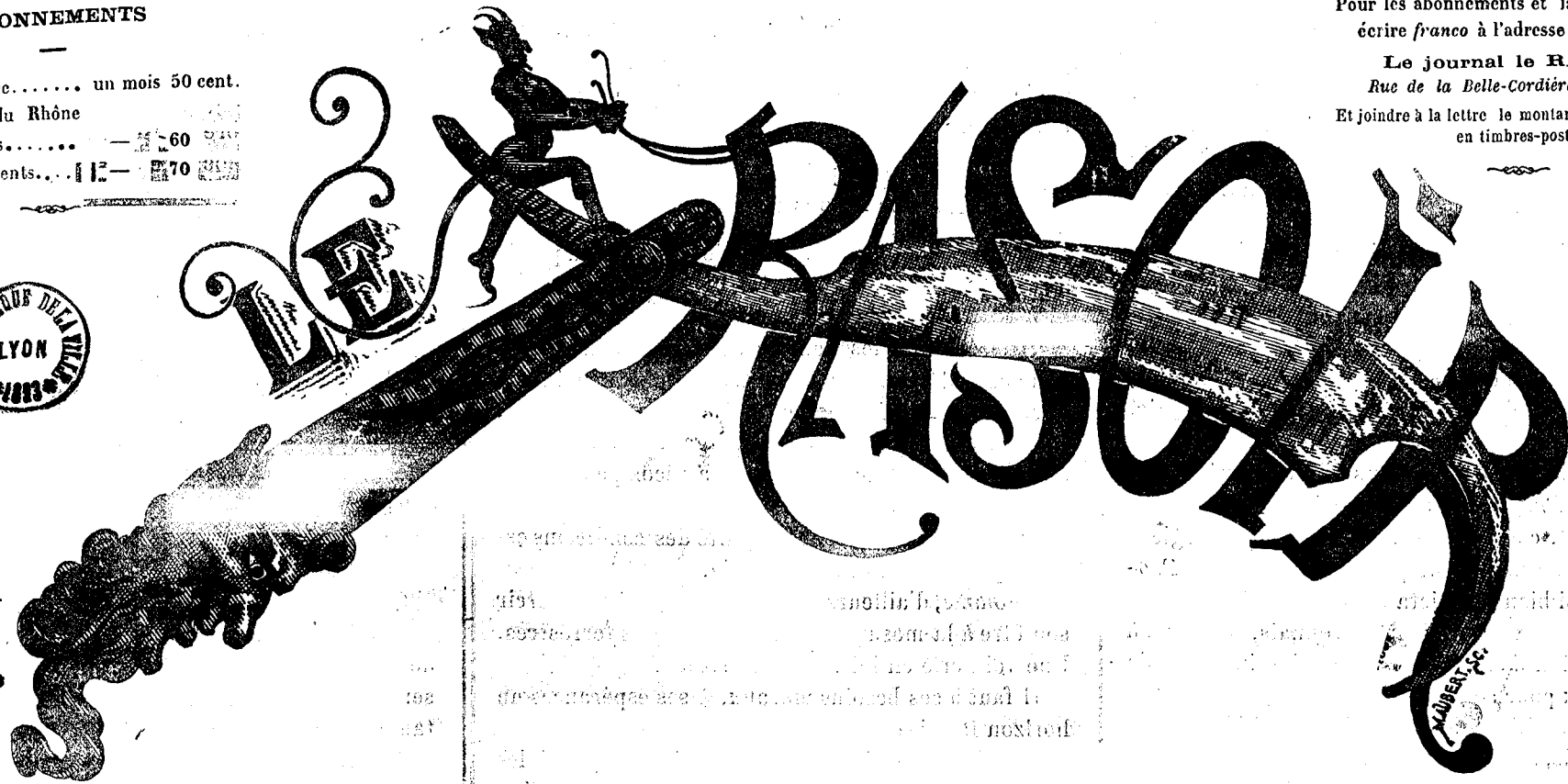
ABONNEMENTS

Lyon et banlieue..... un mois 50 cent.
Départements du Rhône..... 60
et limitrophes..... 70
Autres départements..... 70



LIBRAIRIE ÉVRARD
rue Impériale, 52.

Pour les abonnements et la correspondance
écrire franco à l'adresse suivante :
Le journal le RASOIR,
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.
Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement
en timbres-poste.



JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAISANT LE SAMEDI

A. CHERANCÉ
Gérant responsable.

A NOS LECTEURS

Denis Brack, dans son dernier numéro, nous qualifie des épithètes de *lâches*, d'*impuissants*, de *prostitués*. Chez un individu dont le caractère a pour base la couardise et l'hypocrisie, de semblables insultes ne signifient pas grand'chose, d'autant plus que nous nous tenons à la disposition de ce laideron pour expérimenter notre « lâcheté » quand il lui plaira.

Mais laissons de côté pour le moment nos questions personnelles et arrivons au fait.

Denis Brack, l'apôtre du matérialisme lyonnais, Denis Brack, qui, nous en convenons, à d'excellentes raisons pour ne pas se croire créé à l'image de Dieu, Denis Brack continue, malgré nos avertissements réitérés, à insulter la religion, les personnes et les croyances religieuses; il vient, en outre, d'ajouter aux produits de son industrie une alliance avec des hommes tels que Royannez, ridicules insulteurs de la morale, de l'ordre, du chef de l'Etat et des hommes du gouvernement.

Il faut que cela ait une fin. Il faut, du moins, que le public sache bien précisément à qui il a affaire.

Nous sommes de ceux qui croient avec raison que le matérialisme amène infailliblement la ruine des sociétés, quelque fortement constituées qu'elles puissent être.

On jette dans les ruisseaux des rues des boulettes à la strychnine pour les chiens enragés, et l'on n'en jette pas pour les propagateurs des doctrines matérialistes : c'est là une lacune regrettable dans les règlements de police.

Cette lacune, nous allons la combler.

Nous avons recueilli sur l'ex-abbé Gros-Denis, dit Denis Brack, des renseignements complets et détaillés.

Groupés en un tout homogène par notre collaborateur Parvulus, ces renseignements, de l'exactitude desquels nous sommes certains, constituent la biographie du directeur de l'*Excommunié*.

C'est cette biographie que nous allons faire avaler, en guise de boulette, samedi prochain, à l'abbé défroqué Denis Brack.

Nous recommandons cette pièce à nos lecteurs et même aux lecteurs de l'*Excommunié*. Elle est intéressante au suprême degré : c'est la théorie détaillée de la vipère mordant le bienfaiteur qui l'a réchauffée dans son sein.

Oh! ne criez pas, M. l'abbé Gros-Denis! On ne

vous diffamera pas, allez! La vérité, appuyée, au besoin, de témoignages, la vérité, et c'est assez.
A samedi, M. l'abbé.

LA RÉDACTION.

COUPS DE RASOIR

Il y a eu la semaine dernière une petite révolution à l'Ecole de Médecine : les internes de l'Hôtel-Dieu et de la Charité, vexés de ce qu'un de leurs collègues avait été suspendu pour un mois de ses fonctions, de son traitement, de son logement et de son droit à la pitance bi-quotidienne, ont, au cours de thérapeutique, accueilli par des cris et des vociférations M. le professeur Socquet, à la demande duquel avait eu lieu cette suspension.

J'ai habituellement une grande confiance dans la légitimité des griefs de MM. les internes de nos hôpitaux, qui me paraissent, à moi, ne pas recevoir de l'administration une somme d'égards et de compensations équivalente aux services qu'ils rendent ou, du moins, que le règlement leur impose. Ma première idée, pourtant, à la nouvelle de ce petit coup d'Etat, fut que les lauriers révolutionnaires cueillis récemment par les élèves de plusieurs de nos lycées empêchaient de dormir les élèves de notre Ecole de médecine.

Mon souvenir se porta aussitôt vers le drame d'About, *Gaetana*, étouffé à Lyon sous les sifflets de MM. les étudiants uniquement pour cette raison que les étudiants parisiens l'avaient étouffé à Paris, eux qui avaient bien quelques motifs personnels de se plaindre de l'auteur.

Je me souvins également d'*Henriette Maréchal*, des de Goncourt, sifflée à Lyon, toujours par esprit d'imitation.

Et la dernière scène de l'Ecole de la rue de la Barre m'apparut tout d'abord sous la forme d'une gaminerie destinée à continuer la série dont je viens de rappeler deux épisodes.

Depuis j'ai pris des informations, et j'ai appris ainsi que M. D..., l'interne suspendu, aurait été la victime d'un mouvement de mauvaise humeur de

son chef de service. M. D..., m'assure-t-on en effet, est un excellent interne : soigneux, actif et exact, il n'a jamais manqué son service qu'une fois, et pour ce fait, dont plusieurs de ses camarades se rendent, dit-on, coupables une ou deux fois par semaine, on a sévi contre lui avec la plus grande rigueur, sans même s'inquiéter si, ce jour-là, il n'était pas retenu à son logement par une indisposition quelconque, s'il n'avait pas pour être absent quelqu'un de ces motifs avec lesquels on ne saurait raisonner, que rien, pas même le devoir, ne peut contre-balancer.

M. Socquet, en demandant sa suspension, a donc, ce me semble, agi avec une précipitation qu'il doit regretter aujourd'hui.

Cette opinion ne m'empêche pas, toutefois, de regarder comme le produit d'un orgueil extravagant, qui n'a pas même pour excuse la jeunesse, la prétention de MM. les étudiants de vouloir empêcher ce professeur de faire son cours et de vouloir qu'il implore son pardon. Ça, voyez-vous, ce serait un peu trop fort!

Quelque chose qui est fort aussi, c'est la lettre adressée à ce sujet, par un étudiant, au journal le *Progrès*, qui semblait avoir, dès le premier jour, pris parti pour les auteurs du tapage.

Sous prétexte de rectifier un article, suivant moi très-sage, du *Salut public*, cet étudiant dit :

« Si M. Socquet a fait son cours, c'est que nous l'avons bien voulu. »

Voyez-vous ça? — Mais, Monsieur, en prononçant cette phrase un peu bien cavalière, il est une chose à laquelle vous ne pensez pas. Et les petits sergents de ville, donc! Et la pompe à incendie, qui, sous le général Lobau, a dompté les polytechniciens, encore plus terribles que vous!

Le correspondant du *Progrès* continue ainsi :

« M. Glénard n'a point fait de menaces. Il est trop intelligent pour insulter la jeunesse. »

Eh bien! tenez! cela me fait plaisir d'apprendre que M. Glénard est intelligent. Je m'étais bien toujours douté que pour diriger l'Ecole de médecine il fallait une certaine dose d'intelligence; mais, maintenant qu'un des élèves de M. Glénard me l'affirme, je ne doute plus : je suis sûr.

Et c'est précisément parce que je suis sûr de cette *intelligence* que je suis convaincu que, comme le rapporte le *Salut public*, M. Glénard a invité, dans leur intérêt, MM. les tapageurs à cesser leur tapage. S'il ne l'eût pas fait, il eût manqué à son devoir.

La part faite au correspondant du *Progrès*, faisons maintenant sa petite part à ce journal.

Voici la situation :

Le *Progrès* est l'organe du peuple, du pauvre, surtout, comme Raspail en est l'ami.

L'hôpital est la maison de santé du pauvre, c'est-à-dire du protégé du *Progrès* et de Raspail.

Si le service n'est pas bien fait dans l'hôpital, c'est le pauvre, c'est-à-dire le protégé du *Progrès*, qui en pâtit.

Il est donc important, dans l'intérêt même des protégés du *Progrès*, que le service des hôpitaux soit bien fait, c'est-à-dire que MM. les chirurgiens et médecins ne manquent pas leur service. Le *Progrès* le sait si bien qu'il jeta de grands cris d'alarme au nom des malades indigents lyonnais, le jour où il fut question d'envoyer à Rome des internes de nos hôpitaux pour soigner les blessés.

Comment se fait-il donc qu'aujourd'hui le *Progrès* prenne précisément parti pour un chirurgien qui a manqué son service, c'est-à-dire pour un chirurgien dont la négligence eût pu être fatale, si elle ne l'a pas été, à la santé même et au bien-être des pauvres ?

Ah ! c'est que voilà : il y a eu commencement de révolte, d'émeute, de *revendication*, et le *Progrès* aime encore mieux ces choses-là que le peuple et les pauvres.

UN BAVARD.

VITRIOLIN A BRACK

DEUXIÈME ÉPITRE.

Dans ma première épître, nous avons scruté vos tendances et nous avons constaté avec regret, en interrogeant vos actes, qu'elles n'étaient pas portées du côté spirituel ; au contraire. Nous avons même établi que, si vous aviez pris un nom de bête, ce n'était pas sans motifs sérieux et que, dans la circonstance, vous aviez dû vous traiter suivant le précepte homœopathique : *similia similibus*.

Nous aurions pu établir, de plus, que toutes vos productions se ressentent gravement de vos tendances. Elles participent au caractère et à l'homogénéité de leur auteur. Ah ! ce n'est pas vous, M. Brack, qui devez être partisan du *dualisme*. Vous êtes *un* en tout et partout, excepté toutefois dans vos opinions.

Cela est si vrai que si, par oubli sans doute, il vous arrive de vouloir prendre une pointe d'esprit, le vôtre non seulement manque son entrée, mais encore refuse absolument de paraître sur la scène.

Il met à seconder vos intentions un mauvais vouloir évident. Aussi vos traits ratent-ils avec la constance la plus désespérante.

Quelques-uns pensent qu'il est révolté de la partialité choquante avec laquelle vous avez étendu à son détriment le domaine de la bête. Pour ce motif, il vous garderait rancune, ce qui, dans ce cas, permettrait de supposer que votre esprit n'est pas précisément un bon esprit.

D'autres, plus radicaux et libres-penseurs comme vous, se permettent de nier irrévérencieusement l'existence dudit esprit ou supposent du moins que la bête l'a dévoré. *Heu ! dira voravit illum.*

Ainsi, dans tous les cas, il ne compte et son concours vous fait complètement défaut. Aussi, quand vous tentez de l'évoquer, la cavité qui chez vous pouvait lui servir de repaire tinte lugubrement d'une façon creuse qui veut dire : Absent ! Le lecteur, qui a surpris cette évocation impuissante, rit du

trait comiquement frappé de mort avant sa naissance et, par suite, du comédien qui, après des préparatifs solennels, ne peut parvenir à décrocher le génie dont l'apparition avait été pompeusement annoncée.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Néanmoins, vous avez tenté de réformer ou plutôt de supprimer l'ordre moral et religieux de l'humanité.

Jusqu'ici tous les peuples avaient été unanimes pour considérer la vie terrestre comme une introduction à une vie meilleure. La mort, selon eux, n'est pour l'homme que le passage à une existence éternelle, où la vertu trouvera sa récompense et le vice son châtiment.

Sans cette croyance, l'inégalité des conditions est incompréhensible et inexplicable.

L'homme, d'ailleurs, ne peut consentir à raccourcir son être à la mesure étriquée des réalités terrestres. Une voix crie en lui : *Sursum corda !*

Il faut à ses besoins moraux, à ses espérances un horizon illimité.

Quand les passions le laissent calme ; quand les biens terrestres lui échappent, il est heureux d'invoquer le créateur de toutes choses et de reporter en lui ses aspirations et sa confiance.

Vous, M. Brack, vous méconnaissez à la fois les lois et l'existence du créateur, les fins de la création et les besoins moraux de l'humanité.

Il vous plaît de mutiler les destinées de l'homme et de les raccourcir à la taille de la brute.

Votre invention n'est pas heureuse et ne fait pas beaucoup d'honneur à votre imagination et à votre intelligence.

Soyez persuadé même qu'elle entache assez gravement votre bonne foi.

Vous avez sans doute taillé sur votre personnalité le patron moral que vous offrez à vos semblables comme modèle de la livrée d'abrutissement que vous les invitez à revêtir.

Franchement vous ne pouvez être plus mal inspiré, et si vous êtes sincère, décidément la bête aurait tout envahi et tout dévoré. *Heu ! dira voravit illum....*

Mais si quelque intelligence végète encore en vous, ne vous est-il jamais arrivé de vous demander sur quel droit vous basez vos entreprises, que l'on pourrait traiter d'immondes et d'immorales, si l'on ne tenait à éviter de vous dire des vérités offensantes.

Quelle autorité ont vos enseignements ?

Vous supprimez, d'un seul trait, Dieu et l'âme de l'homme.

Mais quelle portée a votre décision ?

Quelle garantie offrez-vous à vos sectaires ?

L'existence de Dieu s'affirme par ses œuvres. L'âme de l'homme sent son immortalité ; la religion l'enseigne et la prouve ; la croyance universelle la confirme.

A l'autorité incomparable et indestructible de l'enseignement religieux, qu'avez-vous à opposer ? Des hypothèses chimériques ! Des divagations insensées !

L'éphémère, cet insecte ailé dont l'existence est limitée à quelques heures, formerait des projets moins burlesques, moins ridicules que les vôtres en proclamant l'intention d'escalader le soleil dans son vol ou de pulvériser la terre d'un coup de ses ailes.

Au nom de qui parlez-vous ? Au nom de la *libre pensée* ? Mais, si les mots n'ont pas perdu leur sens en passant dans votre bouche, libre pensée signifie liberté de penser à sa guise et selon son caprice. (Une singulière doctrine que celle-là !)

Concédez-vous à tout le monde la liberté dont vous usez vous-même, ou vous la réservez-vous pour vous seul ?

Dans ce dernier cas, vous n'avez qu'à vous taire.

Si, au contraire, chaque homme a le droit de penser et d'agir comme il lui plaît, par quelle contradiction choquante venez-vous conter vos billevesées et prétendez-vous nous imposer vos doctrines révoltantes ?

Au nom de la libre pensée vous n'avez le droit de formuler aucune doctrine et encore moins celui de l'enseigner.

En effet, sans surfaire la valeur de votre voisin, son opinion vaut la vôtre, et un proverbe dit : Autant d'opinions que d'hommes. Or, s'il vous prend fantaisie de vouloir lui imposer la vôtre, vous portez atteinte à sa liberté et, par conséquent, vous violez la libre pensée qui est le principe au nom duquel vous lui parlez.

Dans ce cas vous n'avez donc encore rigoureusement que le droit de vous taire.

Tenez, M. Brack ! il est des rôles qui portent malheur, et celui que vous jouez depuis quelque temps fait déjà sentir son influence sur vous.

Quel service un ami vous rendrait s'il parvenait à vous faire comprendre que c'est dans l'exercice, non de la libre pensée, mais du silence seul, que vous seriez apte à jouer un rôle qui ne serait pas constamment au-dessous du niveau de l'étiage intellectuel !.....

Alexandre Dumas fils a dit : « Avant de nier l'existence de Dieu, attendez qu'on vous ait démontré qu'il n'existe pas. »

Faites-nous un peu cette preuve, M. Brack, avant de vous faire le champion et le fauteur d'un système babélique et démoralisateur !

En attendant cette démonstration au dessus de vos forces, apprenez que l'édification d'une société sans croyances religieuses est encore plus difficile que la construction d'une tour au moyen de grains de sable employés sans aucune espèce de ciment ou sans une opération de nature à les agglomérer.

Nous passerons prochainement à l'examen de la morale libre-penseuse et de ses conséquences.

En attendant, veuillez, M. Brack, ne pas perdre de vue que, selon vous, la libre parole est fille de la libre pensée et que, dès-lors, je ne fais que rendre hommage à cette dernière en ne vous machant pas ce que j'ai à vous dire.

Au revoir encore, M. Brack.

VITRIOLIN.

UN CLUB

Quand je lis certains journaux, tels que le *Progrès*, l'*Eclaireur*, l'*Opinion nationale*, l'*Avenir national*, le *Rappel*, le *Réveil*, etc... etc..., je suis frappé, surtout, des deux résultats que voici : ces feuilles trompent et corrompent le peuple à qui mieux mieux.

Le peuple est un grand enfant, et, tant que l'instruction, je ne dirai pas primaire, mais au moins secondaire et spéciale, ne se sera pas généralisée, je considérerai cet enfant comme n'ayant pas quitté l'état de débilité, d'imbécillité et de dépendance que symbolisent le maillot et les langes.

Or, quelle est la conduite, vis-à-vis de cet emmailloté, des susdits journaux, qui prétendent être pourtant ses pères nourriciers intellectuels ? — Ils flattent tous ses caprices, toutes ses manies. L'enfant fait-il mine de vouloir le miroir, l'oiseau, le chat ? — Vite ils le lui promettent. Ils lui promettent la lune, s'il la demandait, et il leur est arrivé plus d'une fois de laisser leur nourrisson aller chercher l'image de cet astre au fond d'un lac, au risque de s'y noyer.

Et toujours ils ont bien soin de lui dire que ses réclamations n'ont rien d'exagéré, quelque bizarres et déraisonnables qu'elles puissent être ; que toutes ses aspirations sont équitables ; que tout cela lui

était dû et qu'au lieu de demander il peut, il doit même, exiger, *revendiquer*.

Ils le mènent dans la baraque d'un prestidigitateur nommé Bancel, successeur et élève de Robert Houdin, et celui-ci, en leur présence, fait sortir d'un simple chapeau ou d'une casquette des joujoux, des mouchoirs, des bouquets, des bonbons, des pièces de monnaie, des bijoux de quoi remplir une chambre, des torrents de liqueurs de toutes sortes, même l'absinthe. Chose merveilleuse! le prestidigitateur distribue tous ces trésors à l'honorable assistance.

On lui montre une vieille fée, nommée Françoise-Victorine Raspail, qui fait sortir d'une citrouille un carrosse attelé et agencé, ou vous met dans les mains une noisette, antipode de la boîte de Pandore et qui contient toutes les richesses, tous les honneurs, tous les bien-être.

A pareil régime, ce despotique bambin qu'on appelle le peuple remarque que tout ce qui l'entoure est empressé à le servir, que les gens, les choses et les polichinelles lui obéissent et cherchent à lui plaire.

Eh bien! c'est là une indigne tromperie: on ne fait ainsi que rendre le bambin méchant, dur, égoïste, exigeant outre mesure. On le gâte. On le livre désarmé aux mécomptes et aux déceptions et on lui prépare ses larmes les plus abondantes. Il ne tarde pas à s'apercevoir que les présents du prestidigitateur se sont volatilisés dans ses doigts et que la noisette de la fée contenait, au lieu d'amande, un gros vers qui avait mangé l'amande.

Le peuple n'a pas encore appris à se soumettre à la nécessité et à user sagement des concessions qui lui sont faites, et c'est cette éducation que devraient chercher à lui donner les journaux de la catégorie désignée ci-dessus, au lieu de rechercher ses sympathies..... et ses abonnements en le flagorant, en flattant ses caprices et, disons le mot, ses mauvaises passions.

A la lecture de ces inepties, il devient souvent méchant malgré lui, et son raisonnement, en tous cas, est à jamais faussé.

J'ai voulu donner une preuve de ce que j'avance, et je me la suis procurée authentique par le moyen suivant:

Au nombre de mes amiesse trouve un jovial garçon, doué d'une qualité rare: il est observateur, calme et froid. D'un coup d'œil il vous dissèque le caractère d'un homme et voit l'attitude à prendre avec lui.

Jeté, récemment et par hasard, au milieu d'une société d'ouvriers dans laquelle on ne lit que le *Progrès*, le *Rappel* et *tutti quanti*, il entendit tout d'abord dire de telles énormités qu'il voulut pousser aussi loin que possible cette expérience de la bêtise humaine.

S'étant placé, en apparence, au niveau intellectuel de ses interlocuteurs, mon ami — que je désigne ici sous le nom de Piquefeu, à cause du rôle qu'il a joué dans cette comédie historique et pour qu'en tous cas on ne le reconnaisse pas, — mon ami, dis-je, questionna, interrogea, s'humilia, se fit petit et bête même, au besoin, et, au bout de quelques jours, m'apporta sous forme de compte-rendu, plusieurs monstruosité dont je crois pouvoir donner aujourd'hui un échantillon.

L'assemblée est composée des honorables personnes auxquelles nous prêtons les noms qui suivent, pour faciliter le compte-rendu, tout en leur conservant leur incognito.

Les citoyennes:

BATIFOL, tailleur, *présidente*.

LANGSCHUMACHER, lingère, *secrétaire*, d'origine allemande.

DUCHAT, concierge de la maison où se tient le club.

Les citoyens:

DOUDUVET, matelassier.

BARBILLON, garçon d'écurie.

DUCHAT, commissionnaire, époux de la citoyenne Duchat.

BATIFOL, mari de la citoyenne Batifol, tailleur à façon.

GROSCOLIS, facteur et brosseur au chemin de fer.

PIQUEFEU, cantonnier employé sur les chemins et les routes.

BATIFOL. — Maintenant que Raspail, notre bon père, est sur le trône, il faut renouveler les affaires, pour que ça marche bien.

LA CITOYENNE BATIFOL. — D'abord, il faut pas que l'ouvrier paie si cher les choses; il faut pas qu'il manque jamais d'ouvrage.

BATIFOL. — Il faut mettre la taxe partout. Voilà ce qu'il faut.

LA CITOYENNE DUCHAT. — Et f... à l'amende et en prison ceux qui trahiront.

LA CITOYENNE BATIFOL. — Il faut mettre le pain à trois sous en tout temps.

LA CITOYENNE LANGSCHUMACHER. — Fui! fui! le bain à trois sous et le fiante à zisse.

BATIFOL. — Si le boulanger fait pas le poids, on lui prend son pain et on le distribue tous les matins, sur la place, aux ouvriers que n'auront pas de travail.

PIQUEFEU. (Sur le ton le plus bête qu'il peut prendre.) — Mais il faut que tout le monde en oye, du travail. C'est décidé.

BATIFOL. — Alors on donnera ce pain à l'ouvrier malade... Voilà comme il faut mettre les prix: le pain, trois sous; la viande, six sous, et le vin, quatre sous. Comme ça tout le monde peut vivre...

LA CITOYENNE BATIFOL. — Le vin, on pourrait même le taxer tant par pièce; une vingtaine de francs, ça serait bien joli, il me semble!

Tous. — Oui, 20 francs, c'est assez!

PIQUEFEU. — Et pas d'entrée à payer avec ça.

LA CITOYENNE BATIFOL. — Attends, d'entrée: on leur z'y en f...lanquera d'entrée!

BATIFOL. — Plus d'entrée à payer pour les ouvriers!

PIQUEFEU. — Et les bourgeois, combien qu'ils paieront d'entrée, eux?

LA CITOYENNE BATIFOL. Oh! ceux-là, ils ont de quoi, on leur fera saler les entrées, pour en faire profiter l'ouvrier malade.

BATIFOL. — Il faut défendre les magasins de confection, ou, au moins, les empêcher de faire faire les façons dans les campagnes et de vendre meilleur marché que nous autres.

LA CITOYENNE BATIFOL. — Le plus simple est de supprimer les magasins de confection, tous tant qu'il y en a. De cette manière, tout ira bien.

PIQUEFEU. — Qu'est-ce qu'on fera des couvents qui font du travail en nuisant à l'ouvrier?

LA CITOYENNE DUCHAT. — Supprimés les couvents!

PIQUEFEU. — Alors qu'est-ce qu'on fera des bâtiments où sont les couvents?

LA CITOYENNE BATIFOL. — Le meilleur serait d'y f... le feu, pour qu'on en reparle plus.

BATIFOL. — Non pas, on en fera des casernes pour la troupe.

PIQUEFEU. — La troupe! mais je croyais qu'on la supprimait aussi à cause de ce qu'elle coûte.

LA CITOYENNE BATIFOL. — Oui! oui! elle sera supprimée: y a pas besoin de tous ces gourmands et de tous ces fainéants, que ne font que des malheureuses où ils passent.

PIQUEFEU. — C'est ça que va faire d'ouvriers de plus pour faire l'ouvrage!

BATIFOL. — C'est vrai que ça ferait trop de bras à la fois dans la ville.

LA CITOYENNE DUCHAT. — Mais les officiers, eux, ne feraient pas d'ouvrage.

DOUDUVET. — Pour les officiers, on pourrait les supprimer; mais les soldats je crois que ça ferait trop de monde.

DUCHAT. — C'est le patron qui y gagnerait si tous les soldats se mettaient ouvriers ou commissionnaires.

LA CITOYENNE BATIFOL. — Alors on conservera les soldats; mais, quant aux officiers, il n'en faut plus!

BATIFOL. — Il faut bien des officiers, pourtant, pour commander la troupe.

LA CITOYENNE BATIFOL. — Je ne dis pas qu'il n'en faille pas quelques-uns, mais tu vois bien qu'il y en a de trop maintenant comme ça.

GROSCOLIS. — Ça, on peut bien en supprimer au moins les trois quarts.

LA CITOYENNE LANGSCHUMACHER. — Les chénéraux gomme zelui qu'il y a tans le maisson, à guoi za zert-il, s'il fus blait.

BATIFOL. — Oh! les généraux, on peut bien s'en passer.

DUCHAT. — Mêmement les chemins de fer font du tort au commerce. Avant les chemins de fer, nous, les crocheteurs et commissionnaires, nous étions plus nombreux et payés plus cher. Tout le monde y a perdu. Y a que le gros qui y a gagné, et c'est pas ça qu'il nous faut.

BATIFOL. — Ce que je trouve de mal, c'est qu'on force pas, comme autrefois, les voyageurs à s'arrêter à Lyon.

DUCHAT. — Oui, quand le chemin de fer s'arrêtait à Vaise, pour reprendre à la Mouche, tout allait bien mieux.

LA CITOYENNE BATIFOL. — Ce sont ces s..... c..... de jésuites qui ont fait traverser le chemin de fer sous Fourvière pour f.... tous les crocheteurs et tout le monde à la misère.

BATIFOL. — S..... canaille, nous aurons bien notre revanche avant longtemps.

PIQUEFEU. — Les chemins de fer servent bien aussi un peu à l'ouvrier, d'abord parce qu'ils occupent un grand nombre et ensuite, quand l'ouvrier veut voyager, c'est assez commode. On pourrait peut-être conserver les chemins de fer en baissant le prix des places pour l'ouvrier qui va voir ses parents ou ses amis, je suppose.

DOUDUVET. — Oui, en mettant aussi le tarif sur les chemins de fer, on peut laisser ceux qui sont faits, mais empêcher d'en faire d'autres.

PIQUEFEU. — Il faudrait des prix bien bas pour l'ouvrier.

LA CITOYENNE BATIFOL. — Quarante sous pour aller à Paris, pas plus!

PIQUEFEU. — Mais quand on irait moins loin ou plus loin que Paris...?

LA CITOYENNE BATIFOL. — Quand même on irait plus loin, on paierait pas davantage: ça serait toujours quarante sous. Mais, quand on n'irait pas si loin, c'te bêtise! c'est bien sûr qu'on paierait moins! Quand il y aurait que 40 ou 50 lieues, on mettrait vingt sous, et dix sous quand on n'irait pas bien loin.

Tous. — C'est ça! c'est ça!

PIQUEFEU. — Et les gros, combien qu'on leur ferait payer?

LA CITOYENNE BATIFOL. — Comme il paient à présent, et même un peu plus. (Applaudissements).

PIQUEFEU. — Et les classes première, deuxième et troisième, comment fera-t-on pour ça?

BATIFOL. — On mettra l'ouvrier bien portant dans les secondes, l'ouvrier malade dans les premières et les gros dans les troisièmes. C'est bon pour cette clique.



PIQUEFEU. — Voilà pour les voyageurs. Maintenant les marchandises.

LA CITOYENNE DUCHAT. — Ça ne nous fait pas grand'chose, nous, les marchandises.

PIQUEFEU. — Pourtant, si un ouvrier achetait une feuille de vin à Villefranche, par exemple, il ne faudrait pas qu'on lui prenne trop cher pour l'amener à Lyon.

LA CITOYENNE BATIFOL. — Qu'est-ce que ça fait ? c'est le paysan qui paiera le port.

BATIFOL. — Parbleu ! bien sûr que c'est le paysan qui le fera rendre chez nous à ses frais.

PIQUEFEU. — Quel délai a le locataire pour payer le propriétaire ?... Si je vous dis ça, c'est que ça m'intéresse un peu dans ce moment.

LA CITOYENNE DUCHAT. — Ayez pas peur ! on peut pas vous mettre dehors comme ça ! il faut deux avertissements en règle. Et puis on ne peut pas vous saisir votre lit, vos vêtements..

PIQUEFEU. — C'est que les locations sont trop chères aussi pour les gens comme nous.

LA CITOYENNE BATIFOL. — A pas peur ! On se sarge d'y mettre ordre aussi là. On taxera les logements comme tout le reste. Par ce moyen on pourra plus nous faire marcher.

PIQUEFEU. — Comme moi, il faudrait pas que je paie plus de cent fr. pour pouvoir vivre.

LA CITOYENNE LANGSCHUMACHER. — Il vaut tes lochements qui n'aient pas moins de drois ou quatre bièces.

PIQUEFEU. Ah ! c'est ça qui irait bien !.. Mais ça serait trop cher pour nous !

LA CITOYENNE BATIFOL. — A pas peur ! on les taxera. Le plus qu'on les paiera c'est deux cents francs.

PIQUEFEU. — Ça dépend encore de la position et de l'étage.

BATIFOL. — Non, pour éviter toute difficulté, ça sera tout le même prix. Tant mieux pour ceux qui auront les plus jolies appartements ! Celui qui aura une fois un beau logement le gardera : ça évitera les déménagements qui coûtent si cher à l'ouvrier.

PIQUEFEU. — Ah ! comme ça ça sera bien simple.

DUCHAT. — C'est moi qui en connais que feront la grimace, et j'en connais une qu'aura bientôt quitté la loge pour monter à un premier ousque je pense.

LA CITOYENNE LANGSCHUMACHER. — Et moi, tonche sais ein peu lochement à brentre te zuite sur le gours Naboléon, afec ein palcon, au bremier : ça fera mon bedid affaire !

BATIFOL. — Tant mieux pour ceux qui arrivent les premiers ! comme ça point de jalousie. Les retardataires monteront plus haut. Moi je garde mon rez-de-chaussée, à cause de la pratique, mais je prends trois pièces de plus.

PIQUEFEU. — Et le gros, donc ! combien qu'il paiera de location ?

LA CITOYENNE BATIFOL. — Il s'arrangera avec le propriétaire. En tous cas, on ne le diminuera pas, ce qu'il y a de certain. C'est les voleurs que se voletront entre eux.

BATIFOL. — Avec notre tarif, les propriétaires n'auront pas à se plaindre, les c.... Moi, je suis comme ça ; faut jamais abuser de son pouvoir. En tous cas, puisque nous les taxons généreusement, ils seront forcés d'attendre le paiement quand nous n'aurons pas d'argent.

Tous. — Très-bien ! très-bien !

On accuse le *Rasoir* de ne pas professer un grand amour pour le peuple. Eh bien ! je préfère qu'on porte contre nous une accusation aussi fause de tous points que si on pouvait imputer à notre influence

un raisonnement aussi absurde, aussi stupide, aussi triste que celui dont je viens de donner un échantillon, et qui est le produit direct de la lecture du *Progrès*, du *Rappel*, du *Réveil*, de l'*Opinion* et de l'*Avenir*.
CASTOR.

NOS PÊCHEURS

Ah ça ! que sont devenus les pêcheurs à la ligne lyonnais ? On n'en voit plus nulle part. C'est à croire vraiment que le dernier de ces philosophes a été pris, nettoyé, frit et mangé par un goujon poussant à l'excès la susceptibilité.

L'andernier, je connaissais une région où foisonnait le pêcheur à la ligne. Cette région, dont Malte-Brun, dans son traité de géographie, paraît avoir tenu assez peu de compte, était bornée au sud par un pont dit de la Guillotière et au nord par une passerelle dite de Saint-Clair.

Passiez-vous dans ces parages, rive droite ou rive gauche, au lever du soleil ? Y passiez-vous à l'heure où cet astre laisse à M. Raspail le soin de verser des torrents de lumière à lui tout seul sur notre bonne ville ? Vous étiez sûr d'y trouver 543 électeurs rangés le long des parapets et le long des deux berges.

Tout d'abord, vous les preniez pour des mannequins empaillés chargés d'éloigner les hirondelles ou les tiercelets de l'Hôtel-Dieu et de préserver des incongruités de ces volatiles le linge mis à sécher sur la plate-forme des bateaux à laver : ils étaient là, immobiles et silencieux, en proie à ce fanatisme doux et dormant qui a pour objet... La conquête des libertés et des réformes ? — Non : l'usage judicieux d'une gaule, d'une ficelle et d'un hameçon.

Vous pouviez peut-être voir en eux des irréconciliables, mais, à coup sûr, ils n'étaient irréconciliables qu'à l'endroit des vers, des cafards, des asticots, etc., qu'ils attachaient à leur hameçon et qui jouaient le rôle d'appâts trompeurs offerts à la voracité de la soïfe et du goujon.

Ils se livraient peut-être, eux aussi, à l'amer plaisir de l'éternelle revendication ; mais ce qu'ils revendiquaient éternellement, et sans jamais l'obtenir, c'était un résultat matériel et frétilant à la station de 14 heures qu'ils faisaient, chaque jour, sous l'ardeur dissolvante des rayons solaires.

Ce que j'admirais le plus, moi, surtout, ce n'était pas la confiance naïve et l'opiniâtreté de ces 543 personnages muets : c'étaient la patience et l'abnégation exemplaires des 543 asticots.

Car enfin, si Dieu est juste, il doit y avoir les droits de l'asticot comme il y a les droits de l'homme. Pourquoi donc, alors qu'on leur fourre un hameçon dans le ventre, le ver, la larve et la crevette molle, abaissés au rôle humiliant, douloureux et dégradant d'amorces, ne s'insurgeraient-ils pas, ne feraient-ils pas leur 89 et, éveillés tout à coup à la vie politique et sociale, ne prendraient-ils pas à leur tour le bon bout de la ligne ? Cela ne changerait rien, du reste, à la définition de cet engin, qui n'en continuerait pas moins à être « un bâton terminé par deux bêtes. »

A force de voir les efforts des pêcheurs demeurer infructueux, j'étais devenu sceptique : j'avais fini par regarder les livres de Lacépède et d'Alphonse Karr, les rapports de MM. Coste, Pasteur et Quatre-farges comme la continuation des *Contes de Perrault*. J'avais, pour douter du poisson, les mêmes raisons que Denis Brack a pour ne pas croire à Dieu : je ne l'avais jamais vu.

Un jour, pourtant, je crus tenir mon *Fiat lux*.

C'était un dimanche, sous le ministère de Persigny et sur le pont Lafayette.

Le père Camord, un vieux loup de mer, qui, monté

sur sa frégate la *Canante*, avait autrefois pratiqué la pêche de la morue aux environs de Couzon et, au retour d'une de ses croisières, découvert l'île Barbe, célèbre par le naufrage et la longue captivité d'un nommé Robinson Crusoé, — le père Camord, installé sur ledit pont, jetait à l'eau son hameçon, amorcé d'une copieuse tranche de foie de veau à l'adresse d'un phoque ou d'un cachalot quelconque.

Le rebord extérieur du trottoir lui cachant, ainsi qu'aux nombreux curieux penchés sur ce parapet, la vue du flotteur de liège, l'illustre navigateur s'en rapportait aveuglément à son tact perfectionné.

Tout à coup, un vaste étonnement se peignit sur toutes les physionomies ; le père Camord pâlit : la partie submersible de l'appareil venait à peine de disparaître, et déjà la ficelle était tendue, déjà le roseau subissait une énergique traction...

Quelque chose comme une baleine, en mordant à l'appât, était en train de se mettre en flagrant délit de désobéissance à la *Sagesse des nations*.

Le père Camord donne un coup sec : la canne à pêcher manque de se rompre sous le poids qu'elle supporte et sous l'action de frétillements précipités.

Anxiété générale, silence religieux.

Le cœur bat à ce vieux loup de mer de père Camord ; il amène à lui sa prise en se hâtant avec une prudente lenteur.

Soudain, accroché à l'hameçon et se battant énergiquement les flancs de sa queue, apparaît un animal à longs poils noirs, à moustaches grises, à griffes aiguës et s'agitant convulsivement dans le vide : on entend un *Miaou* guttural, mais caractéristique.

Stupéfaction et éclats de rire.

Le père Camord venait de pêcher l'angora d'une mère Michel quelconque, lequel, jeté dans le Rhône, l'avant-veille au soir, était venu échouer sur l'une des piles du pont Lafayette, et, atteint d'une faim de trente-six heures, avait saisi au passage l'appât qu'on tendait aux monstres aquatiques.

P. S. — C'est au moment où je déposais ma plume sur le dernier mot de l'histoire véridique qui précède que l'on vient me donner des explications sur l'éclipse totale des 543 pêcheurs à la ligne lyonnais. Chassés ignominieusement des parages où ils croisaient depuis plusieurs siècles et encore l'an passé, chassés, dis-je, par les rigueurs d'un pirate armé en guerre qui s'intitule *Fermier général de la pêche du Rhône et de la Saône*, ils ont émigré vers le nord et sont allés chercher des plages plus hospitalières entre Miribel et Neyron.

Dimanche dernier, dès cinq heures du matin, ils ont envahi avec armes et bagages les wagons du Lyon-Genève. A un moment donné, les voyageurs déjà installés ont vu pénétrer dans leurs compartiments de longues cannes ; cinq minutes après, ceux à qui ces cannes n'avaient pas crevé les yeux dans leurs mouvements *installatoires* ont pu voir au bout de chaque roseau un monsieur... Puis une odeur fétide d'asticots et de chrysalides.... *trop faites* s'est répandue dans la voiture.

Les dépêches de Miribel ne signalent pas encore, toutefois, de pêche miraculeuse : jusqu'à ce jour nos 543 loups de mer n'auraient ramené à l'air libre que deux tessons de bouteilles, une tige de botte et trois chaussons de lisières.

On prétend que Marthieu, Gustave et Darrois, trois artistes du Grand-Théâtre, grands pêcheurs devant Dieu, en vacances sur les rivages de Miribel et de Neyron, auraient absolument dépeuplé le fleuve sous cette latitude.

BABYLAS.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Aimé VINGTRINIER, rue Belle-Cordière, 14.